

→ D'AUTRES LECTURES...

→ **SONIA RISTIC** : *Orages* (Actes Sud junior, 2008)

Alors qu'elle peut à peine payer son voyage pour Belgrade depuis son exil parisien, Tamara revient au pays car elle a reçu en héritage « quelques hectares de forêt au fin fond de la Serbie »... Le retour au pays sera rude, ponctué de rencontres de hasard, d'infortune et de galère, de retrouvailles avec des lieux et des temps enfouis dans les décombres de la guerre et la rencontre d'un ancien amour fragile qui défie la raison.

Un roman, avec, ça et là, quelques échappées oniriques pour dire l'irréel et provoquer l'évasion. Un roman de rages, en quête d'un hier qui n'est plus, de fantômes dont les visages d'ange ont parfois chaussés des masques de démons, un rappel de fièvres anciennes, de petites blessures, de grandes déchirures dans l'âme et le corps. Un roman d'une tracée individuelle au cœur d'un pays et de souvenirs meurtris. Le cahier d'un retour mouvementé au pays natal.

→ **VELIBOR ČOLIĆ** : *Archanges* (Gaïa, 2008)

Le Singe, le Duc, le Fils et l'Ombre. Trois hommes et une victime. Trois bourreaux et une jeune fille. Effroyable quatorze archanges démoniaques emportés dans le chaos d'une violence extrême. A chacun de ces personnages correspond un chapitre du livre, une douleur et une voix pour dire l'innommable, le viol, le meurtre, la cruauté et la folie.

L'un est une épave, animal rescapé sur un banc public après avoir violé et tué. L'autre sans bras ni jambe survit dans une cellule. Le troisième sera égorgé dans un train. La quatrième a vécu leurs

séances et leurs humiliations...

Archanges est le premier livre écrit en français par cet écrivain, né en Bosnie en 1964 et résidant en France depuis 1992, auteur de plusieurs romans écrits en serbo-croate.

→ **WILLIAMS SASSINE** : *Le Zéhéros n'est pas n'importe* (Présence africaine, 1985)

Un homme accompagné de son fils revient sur sa terre natale car il doit prendre possession d'un héritage. La désillusion sera à la mesure de ses attentes. Un retour amer qui préfigurerait pour cet auteur guinéen son propre retour au pays après plusieurs décennies d'exil. Un retour douloureux et défait pour ce trublion des lettres africaines qui déclarait volontiers : « *je suis écrivain c'est-à-dire j'écris en vain* »...

→ ET UN FILM :

→ **AKIRA KUROSAWA** : *Rashomon*

Une femme a été violée sous les yeux de son mari, un samouraï. Un bandit est accusé mais au cours du procès, les versions divergent : le bandit dit avoir tué le samouraï dans un duel ; la femme dit avoir tué elle-même son mari pour ne plus affronter son regard ; le samouraï (qui parle à travers la voix d'une sorcière) dit s'être suicidé car il ne pouvait survivre à une telle humiliation... Enfin un témoin déclare que les deux hommes ont fait preuve de lâcheté au cours du duel tandis que la femme cherchait à les exciter l'un et l'autre...

Un film sur l'opacité et la fragilité du témoignage réalisé en 1950 et situé au Moyen-âge japonais.

« Tout ce qui fut sera pour peu qu'on s'en souviennne. »

Louis Aragon, Le Roman inachevé

EN ÉCHO mercredi 29 avril

à l'issue de la représentation

→ DE BELGRADE À PARIS, ITINÉRAIRE D'EXIL, DE RAGES ET D'ORAGES

Outre son activité de dramaturge et de metteur en scène, Sonia Ristic a également publié, *Orages*, son premier roman, en 2008.

Une rencontre qui sera l'occasion d'un regard sur un itinéraire d'exil et de création.

Avec **Sonia Ristic**

Rencontre animée par **Bernard Magnier**

NOS ACTIONS AUTOUR DU SPECTACLE

→ **Mardi 12 mai**

Représentation exceptionnelle de *14 minutes de danse* pour les détenus à la Maison d'Arrêt de la Santé - en partenariat avec le Service Pénitentiaire d'Insertion et de Probation d'Ile-de-France (SPIP 75). Le spectacle sera suivi d'une rencontre entre les spectateurs et l'équipe artistique.

Le spectacle sera également présenté à la Maison d'Arrêt de Fresnes (date à préciser) - en partenariat avec le Service Pénitentiaire d'Insertion et de Probation du Val de Marne (SPIP 94).

→ relationspublic@letarmac.fr

ATTACHÉS DE PRESSE : Pascal Zelcer - 06 60 41 24 55 - pzelcer@wanadoo.fr / Jean-Philippe Rigaud - 06 60 64 94 27 - jphirigaud@aol.com

LE TARMAC PRATIQUE

RÉSERVATIONS au 01 40 03 93 95 / www.letarmac.fr / www.fnac.com / www.theatreonline.com / www.tatouvu.com / Fnac / Kiosques / Crous / Starterplus / Ticket-Théâtres et Tick'Art.

REPRÉSENTATIONS : du mardi au vendredi à 20h, le samedi à 16h.

PRIX DES PLACES : 16 € : plein tarif / 12 € : étudiant, demandeur d'emploi, intermittent, senior, habitant du 19^e ou de Pantin, carte Villette, groupe à partir de 6 personnes / 5 € : groupes socioculturels

L'abonnement vous permet de choisir 4 spectacles au tarif privilégié de 32 € (soit 8 € la place).

Le TARMAC de la Villette - Parc de la Villette - 75019 PARIS / M^o Porte de Pantin / Bus PC ou 75 / www.letarmac.fr

JOURNAL : Directrice de la publication : Valérie Baran / Licences d'entrepreneur de spectacles : 1021208-09-10 / Rédaction : Bernard Magnier

Conception graphique : Pascal Colrat, assistante Stéphane Larroze, photos : DR.

LE JOURNAL DU TARMAC

www.letarmac.fr → 01 40 03 93 95 → Parc de La Villette - 75019 Paris

N°28

DEUX ADOS DE TRENTE ANS À LA MÉMOIRE BRÛLÉE PAR UN SECRET

Elle, Lui. Deux ados dans la trentaine, deux adolescents éperdus dans l'âge adulte, égarés dans la vie. Deux ados à la mémoire brûlée par un secret et par de lourdes années durant lesquelles leur pays s'en est allé, emporté dans la folie des hommes.

Dix ans plus tard, Elle et Lui vont, peu à peu, déchirer le silence, murmurer les blessures, vaincre les interdits où les terreurs avaient trouvé refuge. Ils vont restituer le chemin chaotique des culpabilités, des trahisons et des lâchetés. Ils vont fracasser l'horreur en la passant au tamis de la revanche. Ils vont se retrouver dans la complicité du souvenir. Ils vont oser.

Tendres, malhabiles, parmi le flou et l'incertain des instants suggérés, dans l'esquive d'un aveu, dans l'esquisse d'une danse, ils vont retrouver les gestes et partager les mots anciens des années d'insouciance. Ils vont retrouver la trace et les images tenaces venues d'un effroyable temps d'avant. Ils vont se dire, s'entendre, s'aimer, apercevoir l'instant fragile du désir et de la connivence.

Sorti de l'ombre béante de la Yougoslavie meurtrie, le texte de Sonia Ristic trouve dans d'autres grondements du monde l'universalité de la douleur et des déchirures, la détresse de l'homme face à ses ignominies, et, dans un sursaut, la rédemption et l'espoir entraperçus dans les élans de l'amour.

■ Bernard Magnier



14 minutes de danse

THÉÂTRE - CRÉATION / CROATIE → DU 28 AVRIL AU 9 MAI 2009

Texte et mise en scène **Sonia Ristic**

Comédiens **Salomé Richez** et **Vincent Cappello**

Musique et son **Stéphane Monteiro** / Vidéo **Carine Chichkowsky** / Chorégraphie **Tamara Saphir**

↓ SONIA RISTIC : « à chaque instant citoyenne de ce vaste monde »

Bernard Magnier : Vous êtes née en Yougoslavie, en 1972, d'un père serbe et d'une mère croate, et après un passage par le continent africain, vous vivez à Paris depuis 1991 où vous écrivez, en français, des pièces et des romans. Comment êtes-vous venue vers la langue française ? Vers Paris ?

Sonia Ristic : Par l'Afrique. Ma mère a toujours été francophile d'une part, et d'autre part elle croyait dur comme fer au Non-Alignement. En tant que diplomate yougoslave, elle a toujours eu des postes en Afrique francophone et enfant, je l'ai suivie. Du coup, j'ai plus fréquenté des écoles françaises que des écoles yougoslaves. Le français a été ma langue d'apprentissage, de tous les apprentissages, d'enfance et d'adolescence. Je pense que c'est en français que je me suis construite. Lorsque j'ai eu mon bac, je voulais partir, m'éloigner d'une géniale et très envahissante famille balkanique et d'un pays au bord de la guerre. Je me cherchais, et il y avait comme une évidence que c'est à Paris que je me trouverais, même si, à l'époque, c'était sans doute plus confus, moins réfléchi, plus viscéral, plus... adolescent.

Pensez-vous que la (les) langue(s) de votre enfance a (ont) laissé des traces dans votre écriture ? Quelles sont-elles selon vous ?

Oui, le goût des archaïsmes, des formules un peu désuètes parfois, me vient du serbocroate. Les répétitions. L'humour noir. Je crois aussi que dans mes textes, je n'ai pas peur du "too much", d'une certaine grandiloquence, d'un romantisme à outrance, de ces choses considérées comme dépassées dans l'écriture contemporaine française et que, en tant que slave, j'assume et... adore.

Quelles influences ont eu sur vous les années passées en Afrique ?

Presque dix années en Afrique ont laissé beau-

coup de traces dans la personne que je suis devenue. La conscience de l'immensité du monde, merveilleux et terrible, pas comme une phrase toute faite, mais comme une sensation aiguë, constante, quotidienne, qui m'habite. Le besoin de me tenir en face de l'Autre, dans toute sa différence et toute sa ressemblance. Le fait de me sentir à chaque instant citoyenne de ce vaste monde. J'espère que cela se ressent dans mon écriture.

« ÇA NE DURE PAS 14 MINUTES ET CE N'EST PAS DE LA DANSE ! »

Sonia Ristic

14 minutes de danse... Pourquoi ce titre ?

Quand j'ai écrit et monté *Le temps qu'il fera demain* pour un cabaret au Théâtre de Verre, cette pièce n'avait pas de titre. Comme cette première version durait quatorze minutes et que les interprètes étaient majoritairement des danseuses, un des organisateurs du cabaret avait appelé ce "numéro" *14 minutes de danse*, et je trouvais que c'était un beau titre. Par la suite, *Le temps qu'il fera demain* a trouvé son titre définitif et j'ai décidé d'écrire une pièce qui s'intitulait *14 minutes de danse*. Je n'avais aucune idée de ce que ce serait, je connaissais juste le titre, et je savais qu'il y aurait une femme et un homme en huis-clos. L'histoire s'est vraiment révélée à moi au fil de l'écriture, elle s'est déroulée d'elle-même et le titre a trouvé sa place, comme une évidence aussi.

Dans vos précédents textes, l'action était clairement située dans un lieu précis, Sarajevo pour Sniper avenue, les pays d'oppressions pour les femmes-témoins dans Le temps qu'il fera demain. Avec 14 minutes de danse, vous avez choisi de ne pas nommer

les lieux, pourquoi ce choix ?

Parce que je me suis attachée à la "petite histoire" et pas à l'Histoire. J'avais vraiment envie de rester dans l'intime, dans la relation des deux personnages. J'avais envie qu'ils soient monsieur et madame tout le monde, et puis aussi sans doute parce que ces histoires-là, hélas, ont eu lieu à tellement d'endroits différents du globe.

« ÇA NE DURE PAS 14 MINUTES ET CE N'EST PAS DE LA DANSE ! »

Sonia Ristic

Etait-ce une intention présente dès le début de l'écriture de ce texte ?

Oui. Et avec le recul, je me dis que c'est une influence très « durassienne ».

Les deux personnages sont appelés « Elle » et « Lui »... Pourquoi ce choix de ne pas les identifier ? Est-ce avec la même intention ?

L'écriture de cette pièce a vraiment été très peu réfléchie, c'était un titre et puis une sorte de flot. Je l'ai écrite en quelques nuits, entre 3h et 8h du matin, en rentrant d'un boulot de serveuse. J'avais devant moi un homme et une femme, je les ai fait parler et je découvrais leurs histoires au fur et à mesure que je les écrivais. Au début, je n'avais aucune idée de qui ils étaient et je ne pouvais pas les nommer. Quand la boucle s'est bouclée et que l'histoire s'est révélée, que j'ai fini par les nommer, ils étaient déjà tellement Elle et Lui qu'il m'était impossible de les nommer autrement.

Si vous deviez nous les présenter... Qui sont-ils ?

Ce sont des ados, même s'ils ont la trentaine.

Ils sont restés dans l'adolescence, dans le dernier moment d'insouciance, de légèreté, de joie, de jeu, qu'ils ont vécu, avant que leurs vies ne basculent, qu'ils ne soient avalés par l'Histoire. Ils ne font que recréer des rituels, des rites initiatiques, ceux de l'adolescence, qui leur permettent de préserver la beauté et la joie, de sauver l'innocence, malgré les horreurs qu'ils ont traversées et qui continuent à les traverser.

« ÇA NE DURE PAS 14 MINUTES ET CE N'EST PAS DE LA DANSE ! »

Sonia Ristic

Ce sont deux grands ados... dans la trentaine. Un peu comme Sonia Ristic ?

Je me suis rendue compte récemment que j'écrivais à partir de l'adolescence, ce moment charnière dans la vie où l'on est tiraillé par les excès. Je suis toujours autant en colère qu'à 15-16 ans, je vis le monde et l'humain avec la même acuité, le même émerveillement et la même rage, et si je semble plus apaisée aujourd'hui, c'est grâce à l'écriture.

Ce spectacle a déjà connu une destinée sur la scène pouvez-vous nous raconter son cheminement ?

Je l'ai écrit pour une amie comédienne argentine, presque sur mesure. De 2003 à 2005, j'ai fait partie d'un collectif d'artistes qui squattait des friches, Le Théâtre de Verre. On avait investi une ancienne gare SERNAM, dans le 10^e, et nous avions un immense espace pour travailler et accueillir du public, en toute illégalité. C'était un formidable outil, un vrai espace de liberté et de création, complètement alternatif, très vivant. Nous avons créé la première version de la pièce là-bas, avec tous les

avantages et inconvénients de ce type de "structures", avec les moyens du bord. Même si le spectacle n'a pas eu une longue vie, c'était une très belle expérience.



Vous êtes, à la fois, l'auteur et le metteur en scène du spectacle, est-ce un avantage ? Un inconvénient ?

Les deux. Un avantage, parce que j'ai l'impression de vraiment comprendre ce que ce texte raconte, de connaître intimement les personnages, de cerner les enjeux. Je peux, sans avoir à ménager la susceptibilité de l'auteur, creuser à travers la mise en scène ce qui m'apparaît comme une faiblesse du texte. Ecrire du théâtre est parfois terriblement frustrant, un texte n'est jamais fini avant la couche d'écriture scénique, et là, je m'offre le plaisir de le faire, de continuer à écrire la pièce, d'y rajouter des couches de lecture. C'est très

égoïste aussi, car je prends mon pied à le faire. C'est sans doute un inconvénient parce que je ne dois pas toujours avoir assez de recul, mais heureusement, les comédiens, la chorégraphie, la vidéaste et le compositeur sont tous d'horizons très différents, avec des sensibilités fortes, des regards très justes et ils m'apportent ce recul indispensable.

Avez-vous des références parmi les dramaturges ?

J'ai mentionné Duras déjà. J'ai une passion pour Shakespeare, mais uniquement les tragédies. Eschyle, bien sûr. Brecht et Fassbinder. Müller, à la folie. Plus contemporains, Lagarde dont j'aime presque toutes les pièces. Laurent Gaudé, Wajdi Mouawad. Fausto Paradivino a été un vrai coup de cœur. Et puis ceux autour de moi dont j'ai la chance de suivre le travail, Suzie Bastien, Gustave Akakpo, Guy Régis Junior, Dieudonné Niangouna, Dejan Dukovski... Il y en a beaucoup, en fait.

Et pour ce qui est des metteurs en scène ?
Brook, c'est tout le théâtre que j'aime. Mouawad encore. J'ai eu de grands bonheurs de spectatrice avec Stanislas Nordey. Py, parfois. Mnouchkine.

Quelle part attribuez-vous à la vidéo dans le spectacle et quel est son rôle ?

L'image a une force impressionnante dans

notre regard d'aujourd'hui, alors on cherche comment la mettre à profit sans lui permettre de bouffer l'acteur. Elle doit être présente mais ne doit pas prendre le pas sur le vivant, le fragile. Elle doit offrir une ligne de fuite, mais pas souligner. Dans le spectacle, la vidéo est là pour restituer la nébuleuse du souvenir, le désordre de la mémoire sensorielle. Il s'agit de projection de sensations, de souvenirs des personnages, de tout ce que ces deux-là n'arrivent pas à mettre en paroles.

Quelle part attribuez-vous à la danse, aux sons et aux musiques dans le spectacle et quels sont leurs rôles ?

Tout le propos de la pièce est la tentative de ces deux personnages d'organiser leur mémoire, de trouver un début, un milieu et une fin, afin de pouvoir raconter l'irracontable, pour qu'il cesse de les grignoter de l'intérieur. Sauf que le souvenir émotionnel échappe à l'organisation, ne respecte pas la chronologie, est beaucoup plus désordonné. D'où la construction en caléidoscope, éclatée, par ces différents outils et langages. Le corps, l'image et le son sont censés donner à voir, à sentir, à entendre tous les sous-textes qui échappent à la parole. Nous essayons de créer des contrepoints, de confronter un discours à une sensation, de creuser le sensible. L'idée de départ était de réécrire ce texte mais de façon polyphonique.

■ **Propos recueillis en février 2009**

« Alors raconte. Dis les mots, et moi, je vais les vivre. Donne-la moi. Lorsque j'arriverai à sentir ta guerre dans mon corps, je sentirai mon corps à nouveau. Fais-moi vivre ta guerre pour me rendre mon corps. Après, il sera à toi. Et peut-être que je pourrai me souvenir, et raconter. »

Sonia Ristic

TAMARA SAPHIR : « J'aime bien cette idée étrange qu'évoque pour moi le titre... »

Bernard Magnier : Comment concevez-vous votre travail de chorégraphe sur ce spectacle de... théâtre ?

Tamara Saphir : Sonia Ristic aime bien parler d'un travail "choral", à plusieurs voix, avec différents langages et différents matériaux pour traverser ce texte, et construire en scène avec lui et autour de lui. J'aime bien cette idée. Nous sommes très proches dans le travail avec Sonia. On discute beaucoup et on essaie d'avancer ensemble. Tous les matériaux choisis (son, images, mouvement et, bien sûr, jeu) imposent différentes couches de lecture, ils agissent comme des ressorts sensibles au service de l'histoire, qui se croisent et se creusent, se superposent, se renforcent ou bifurquent.

J'essaie donc d'aborder le travail chorégraphique en restant à l'écoute de ce qui se passe avec ces autres matériaux, de ce qui se construit comme un tissage, en proposant et en me laissant aussi aller à ce qui est proposé par les comédiens et par Sonia, par Stéphane Monteiro pour la musique et par Carine Chichkowsky pour la vidéo.

Cependant, il y a peut-être une différence avec la manière de travailler de ces derniers car bien qu'ils soient très présents aux répétitions, ils travaillent sur un support spécifique, et ils construisent, en grande partie, en dehors de cet espace. Il est au contraire plus difficile de faire une distinction très nette entre le travail sur le mouvement et le travail de jeu, au sens où le matériau est exactement le même (le corps des comédiens, l'espace et le temps scéniques). Et je crois que ce fut une décision assez consciente de laisser cette frontière très floue, de ne pas trop chercher à isoler "la danse" du jeu. Je veux dire qu'il n'y aura pas vraiment des moments "de danse" et "de jeu" très différenciés, mais plutôt l'idée d'un parcours physique que les personnages traversent tout au long de la pièce.

Le travail "autour" d'un texte est-il plus difficile que pour un spectacle conçu exclusivement sur la danse ?

Je ne pense pas qu'il y ait des difficultés spécifiques au fait de travailler "autour" d'un texte, d'ailleurs beaucoup de spectacles de danse travaillent avec des textes et/ou des lectures comme point de départ, parfois même en faisant intervenir du texte dans les pièces elles-mêmes (je pense aux courants allemands et belges, au "tanz-theater", à Mathilde Monnier et à beaucoup d'autres). Ce qui est plus particulier dans ce projet qui peut s'avérer une difficulté mais aussi une sorte de "défi" qui le rend particulièrement intéressant pour moi, c'est plutôt le fait de ne pas travailler avec des danseurs mais avec des comédiens qui ont d'autres techniques, d'autres vocabulaires, d'autres outils, un autre corps. Cela exige d'aller à leur rencontre pour essayer de les emmener là où j'aimerais qu'ils aillent... J'ai la chance qu'ils acceptent volontiers ce risque d'aller vers ce qu'ils ne connaissent pas ou ne maîtrisent pas. Cela donne parfois des très belles surprises.

Quelle interprétation donnez-vous au titre de la pièce ?

Sonia adore dire que "la pièce n'est pas un spectacle de danse, et que ça ne dure pas quatorze minutes..." Plus sérieusement, j'aime bien cette idée étrange qu'évoque pour moi le titre... L'idée de la danse comme une chose quantifiable, "14 minutes de danse" comme on dirait une douzaine de roses, deux kilos de farine... Ça me fait aussi penser un peu aux concours de danse, où l'on vous demande des variations de tant de minutes, avec telle ou telle difficulté technique...

Dans la trame de l'histoire, ces quatorze minutes de danse fonctionnent plutôtôt comme une ritournelle (le texte en a plusieurs je crois), tantôt comme lieu d'ancrage de la mémoire,

tantôt comme gage d'un pacte ou comme but cathartique vers lequel ces personnages sont tendus. C'est un air qui revient constamment mais dont les sens sont multiples.

Comment s'est organisé votre travail avec Sonia Ristic qui est à la fois auteur et metteur en scène ?

Et on pourrait ajouter qu'elle a assuré également l'administratif, la production, la diffusion... Elle porte vraiment ce projet, et je crois que c'est une vraie chance pour toute l'équipe, cela crée un niveau d'engagement collectif assez incroyable. Sonia est un auteur très ouvert. Elle n'hésite pas à continuer à questionner le texte, à lui proposer de nouvelles "dramaturgies". Le fait d'être aussi auteur lui permet de prendre une assez grande liberté avec le texte. Notre travail s'est organisé assez spontanément. Il y a une partie qui se passe en amont des répétitions, qui consiste à discuter beaucoup et à planifier le travail. Pendant les répétitions, on a nos petites routines et autres dynamiques variables. En général on commence par un échauffement que je guide, puis ça se déroule selon les besoins du moment, ce qu'on choisit de travailler, on passe des choses assez physiques au travail sur le texte et vice-versa.

Si les décisions finales appartiennent à Sonia, je crois que mon travail consiste surtout à être son interlocutrice (c'est aussi le cas de Carine et de Stéphane) et à lui donner d'autres regards, d'autres idées, d'autres questionnements qui peuvent l'aider à faire surgir ce qu'elle a vraiment envie de défendre.

■ **Propos recueillis en mars 2009**

« J'écris de l'exil. Un exil volontaire, assumé, choisi, mais un exil tout de même »

Sonia Ristic, note de l'auteur, *Orages*

« Oublier, survivre, tracer »

Sonia Ristic

Sarajevo, le Rwanda, l'esclavage, la Shoah, la guerre et ses blessures, votre univers d'écriture est grave et douloureux, imaginez-vous écrire sur un monde apaisé, sur un monde plus proche de votre environnement d'aujourd'hui ?

Le bonheur manque de ressort dramaturgique ! Je m'attache à raconter des histoires et c'est du drame que naît l'histoire. Je suis aussi peut-être trop slave ! C'est au bord du précipice que la joie m'apparaît comme la plus fulgurante. Et puis, même si j'écris à partir de l'ombre, j'ai l'impression que tous mes personnages cheminent toujours vers la lumière, qu'ils s'en sortent toujours à la fin. Que dans tous mes textes, je raconte la même lutte pour faire jaillir la joie et le rire du cœur de la nuit, pour faire vibrer la beauté, même lorsque tout semble perdu.



SALOMÉ RICHEZ : « "ELLE" CONTINUE À VIVRE, EN JOUANT, COMME UNE ENFANT » ET VINCENT CAPPELLO : « "LUI" A GRANDI DANS MON VILLAGE

Comédiens, Salomé Richez et Vincent Cappello travaillent depuis plusieurs années avec la Maison d'Europe et d'Orient (M.E.O) qui découvre, lit, traduit et édite* (et le cas échéant monte) des textes d'auteurs contemporains originaires des Balkans, de l'Europe de l'Est et du Caucase. En juillet 2007, Dominique Dolmieu qui dirige l'établissement leur propose la lecture de *Quatorze minutes de danse*, un texte qu'ils découvrent pour l'occasion. Deux ans plus tard, alors qu'ils s'apprennent à interpréter les deux personnages de la pièce au TARMAC, ils ont répondu, sans se concerter, à ce questionnaire croisé.

Bernard Magnier : Pouvez-vous nous raconter comment vous avez rencontré votre personnage ?

VINCENT CAPPELLO : Un jour de juillet 2007, j'arrive à la M.E.O et je vois parmi les comédiens une « petite nana » assise en bout de table. On me dit que c'est l'auteur de 14 minutes de danse. Je ne connaissais rien du texte ni de cette auteure devant laquelle il allait falloir que je découvre ses mots à haute voix.

Dominique Dolmieu, qui aime faire lire les textes pour les « entendre en bouche » avant de les éditer, nous demande de lire : « Salomé tu fais Elle, Vincent Lui ». Aujourd'hui, je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il avait une idée derrière la tête...

On entre fragilement dans le texte. Un peu chaotique. Sur un fil. On ne sait pas où on va. On essaye. Parfois, on tombe. C'est pas grave, on se relève et on continue. Sous le regard bienveillant de la « petite nana » dont le sourire nous donne confiance.



Tout d'abord, je ne comprends rien, mais le rapport entre Elle et Lui me plaît tout de suite. Je sens un amour fou. Au dessus de tout. Et un instinct de mort. Je ne sais pas le dire autrement... On avance. Et au détour d'une scène, tout s'éclaire. Je comprends toute l'histoire. Ce qui flirtait avec les clichés et les facilités d'auteurs se révèle être des vraies complexités de personnages. Rien n'était écrit au

hasard. Il n'y avait pas un faux mystère. Elle et Lui étaient vraiment dans le brouillard. La fin de la pièce le dissipe et on comprend pourquoi, ils l'avaient eux-mêmes créé. Ensemble.

C'est ce que j'aime dans l'écriture de Sonia. Elle s'autorise tout, même le pire et, portée par sa sincérité, elle tombe juste. Une vraie liberté.

Après la lecture, l'air de rien, mais porté par un vrai calcul opportuniste, je peux le dire aujourd'hui, je vais voir Dominique et je lui dis « Tu sais, si tu veux monter 14 minutes de danse, avec Salomé on est disponible et on n'est pas cher ! ». Sonia me sourit et me dit : « Fais attention ! Ça ne tombe pas dans l'oreille d'une sourde ». J'avais réussi mon coup !

SALOMÉ RICHEZ : J'ai participé, avec Vincent Cappello, à la lecture du texte de Sonia Ristic que j'ai découverte à cette occasion. Il s'est passé alors quelque chose de magique, comme un temps suspendu, comme une évidence, que nous avons ressentie tous les trois.

J'ai vraiment fait de belles rencontres ce jour-là : cette pièce, mon personnage, l'écriture d'une nouvelle auteure et l'auteur elle-même.

Le personnage que vous interprétez n'a pas de nom. Il est appelé « Elle », « Lui ». Pourriez-vous nous le présenter ?

SALOMÉ RICHEZ : J'aurais beaucoup de mal à le présenter... parce que j'ai beaucoup de mal à en faire un personnage.

« Elle » me touche beaucoup car malgré tout ce qui lui est arrivé, elle continue à vivre, en jouant, comme une enfant. Malgré l'horreur qu'elle a traversée, elle ne rentre pas dans la folie qu'on pourrait supposer en découler, elle la touche du doigt mais en ressort aussi vite parce qu'elle est dans une vraie relation avec Lui. A travers tous leurs jeux, leurs rites, leurs histoires, leur façon de continuer à être de grands ados, elle vit. Elle dit à plusieurs reprises qu'elle survit mais ce que je trouve très beau c'est qu'à travers sa relation à Lui, on voit qu'elle a dépassé la survie, même si elle doit connaître des moments sombres...

VINCENT CAPPELLO : Je me sens très proche de Lui. Je crois que cela vient du fait qu'on a à peu près le même âge avec Sonia, qu'on a eu le même genre d'adolescence.

Avant la guerre, j'imagine Lui comme un « beau looser », un mec, un peu paumé, qui a grandi dans le calme et l'ennui d'une petite ville de province. C'est la période punk pour les retardataires. Punk mais pas trop. Son meilleur pote s'appelle Samir. Ils jouent au basket ensemble. C'est l'âge où ils découvrent les filles. Lui n'est pas très doué, ni pour le basket, ni pour les filles. Et encore moins pour la danse. En secret, il est amoureux d'une fille mais c'est la fiancée de Samir. Alors il ne peut rien faire. Il passe du temps avec les Tziganes derrière chez lui, il essaie d'oublier. Il découvre l'amour avec Alma. Il passe un été avec elle. Il compose des chansons pour elle. Il part au service militaire parce qu'il n'a rien de mieux à faire. Alma le laisse tomber. On sent une forte présence de son père. Lui le cite à toutes les phrases. Il n'y a aucune raison pour que Lui sorte de ce train-train d'éternel adolescent. Et puis, la guerre éclate...

Elle et Lui sont anonymes, sans identité géographique précise, cet anonymat vous a-t-il dérouté ? Vous a-t-il aidé dans l'appropriation du personnage ?

SALOMÉ RICHEZ : Je ne pourrai jamais dire que je me le suis "approprié", j'ai plutôt l'impression qu'on fait un bout de chemin ensemble. De même que ce n'est pas l'anonymat qui m'a déroutée, mais ce qu'ils ont vécu et qui, malheureusement, se retrouve dans beaucoup de pays en guerre. C'est donc plutôt le fait qu'ils soient assez universels qui m'a déroutée.

VINCENT CAPPELLO : Cet anonymat c'est le côté Duras de Sonia. Duras punk !

Dérouté ? Non. Au contraire, je trouve très juste que des personnages dans une telle perte d'identité n'aient pas de nom. Au début de la pièce, Elle et Lui ont oublié. Pour ne pas avoir mal, ils nient, inconsciemment ou non, leur traumatisme. Et comme le traumatisme est ancré tout entier dans leur être, ils sont obligés de se nier eux-mêmes. Ils ne sont plus ce qu'ils ont été. Il ne reste d'eux que leur essence. Une femme et un homme. Elle et Lui. Il en va de même pour leurs sentiments. Il n'en reste que la pureté, ce qui en subsiste quand tout a été effacé.

Le fait de ne pas situer géographiquement les personnages et l'intrigue est fondamental. La pièce dépasse ainsi ses propres circonstances, de la même façon qu'Apocalypse Now n'a pas pour finalité de parler de la guerre du Vietnam. Sonia décrit un fonctionnement profondément humain : Lui force Elle à se souvenir de son traumatisme, et à le raconter. On pense que c'est pour le salut de Elle mais, au fur et à mesure que les souvenirs reviennent, on comprend qu'il fait partie du traumatisme, pire, il s'en sent responsable. C'est, en fait, pour son salut à lui qu'il veut qu'elle se souvienne et raconte. Ils sont intimement liés par ce traumatisme. Pour son salut à lui, il a besoin de son salut à elle.

Elle et Lui sont imbriqués dans ce tourbillon de danse infernale.

Consciemment ou non, avez-vous donné à votre personnage une « réalité de terrain » ? Si oui, laquelle ? Et pourquoi celle-ci plutôt qu'une autre ?

VINCENT CAPPELLO : La seule réalité de terrain que j'ai donnée est la mienne. Lui a grandi dans mon village, l'église derrière chez lui est celle de mon village et la fille dont il était follement amoureux adolescent mais à qui il ne pouvait pas l'avouer à cause de son meilleur pote est celle dont j'étais follement amoureux adolescent mais à qui je ne pouvais pas l'avouer à cause de mon meilleur pote. Bon, pour le pope je fais un petit effort pour pas dire le curé ! Ça permet de le rendre concret. De lui donner vie. Et puis, la guerre éclate...

Tout ça aurait pu arriver à l'adolescent que j'étais. En tout cas, c'était aussi impensable pour Lui que pour moi. Je dis ça pour nourrir l'imagination. Bien entendu, il ne s'agit pas de faire croire que j'ai vécu ce que raconte Lui. Il s'agit de se rendre disponible. Les mots de Sonia font le reste...

SALOMÉ RICHEZ : J'ai eu l'occasion de faire plusieurs voyages en Serbie et je me suis beaucoup attachée à ce pays et aux gens que j'ai rencontrés. Leur façon de me raconter leurs guerres (j'emploie le pluriel car j'ai vraiment ressenti que c'était à chacun sa guerre) au détour d'une histoire, avec un détachement incroyable et toujours en essayant de parler des moments de vie et de joie plus que du reste, m'a vraiment déroutée.

Je ne pense pas avoir donné une "réalité de terrain" à mon personnage mais je

pense que je suis nourrie de ces voyages, de ces rencontres. Nous sommes tous nourris de nos histoires mais nous cherchons nos personnages à partir du concret du texte, de son rythme, de la situation proposée, ici, un homme et une femme dans un espace clos.

En fait, la seule réalité de terrain c'est celle du plateau, du texte et de la relation au personnage. Plus on travaille sur le plateau et plus j'ai l'impression qu'on touche des choses justes. C'est un très beau texte, très bien écrit, qui nous surprend à chaque fois. C'est peut-être cliché de dire tout ça mais un texte qui parle de telles choses peut vite partir dans l'accusation, le pathos... Celui-là non !

■ **Propos recueillis en mars 2009**



* Editions "L'Espace d'un instant" qui ont publié en un seul volume trois textes de Sonia Ristic : *Sniper avenue*, *14 minutes de danse* et *Le temps qu'il fera demain*